



**HAL**  
open science

## Michèle Le Dœuff Pionnière des études beauvoiriennes

Michèle Le Dœuff, Sylvie Chaperon, Marine Rouch

► **To cite this version:**

Michèle Le Dœuff, Sylvie Chaperon, Marine Rouch. Michèle Le Dœuff Pionnière des études beauvoiriennes. *Simone de Beauvoir studies*, 2020, 2 (31), pp.297-316. hal-04173028

**HAL Id: hal-04173028**

**<https://hal.science/hal-04173028>**

Submitted on 13 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version pre-print.

Nous représentons deux générations de chercheuses marquées par les œuvres de Michèle Le Dœuff. Sylvie a lu *L'Étude et le Rouet* l'année de sa sortie, qui était aussi l'année de son inscription en thèse, sous la direction de Michelle Perrot. Elle se souvient d'avoir été impressionnée par la qualité de l'analyse des écrits de Simone de Beauvoir mais surtout par le ton très libre et impertinent de l'essai. L'écriture, qui alliait rigueur et ironie, lui semblait le summum de la réussite. « J'écrirai ainsi » se dit-elle, avant de finalement prendre durablement le pli universitaire qui oblige à une rédaction très normée et formelle. Un jour peut-être... Marine a commencé à lire *L'Étude et le Rouet* en 2013, au début de son Master de recherche en histoire contemporaine, formation où l'on attend des étudiant·es qu'ils et elles apprennent et se conforment à l'écriture scientifique. L'essai de Le Dœuff lui a semblé très intimidant. Après avoir lu quelques pages, elle l'a refermé, se promettant de le reprendre plus tard. Elle en apprécie aujourd'hui, sept ans plus tard, la forme puisqu'en pleine écriture de sa thèse, elle tente de revisiter l'écriture universitaire et de s'ouvrir à d'autres formes d'écritures qui laissent la place à la subjectivité en sciences sociales. L'œuvre de Le Dœuff, elle le sait aujourd'hui, l'accompagnera longtemps dans ce processus.

Fin août 2020, nous nous rendons dans un petit village au sud de Paris pour y rencontrer Michèle Le Dœuff pour la première fois. Elle nous accueille dans sa maison de campagne, tout au bout de ligne du RER D. Nous avons pris soin de lui communiquer une longue liste de questions au préalable, par l'envoi par voie postale d'une clé USB car son ordinateur se connecte mal au WiFi. Avec entrain et générosité, la philosophe féministe est revenue sur son parcours et sur les liens qu'elle a tissés avec celle qu'elle aime appeler « Simone », et son célèbre essai. Nous avons discuté à bâtons rompus pendant plusieurs heures, coupées par un bon repas dans l'auberge du village. Michèle nous a ensuite retourné le questionnaire complété, sur la même clé USB. Nous la remercions chaleureusement d'avoir accepté de nous accorder l'entretien qui suit.

## **Entretien**

SC et MR : Dans *L'étude et le rouet*, vous écrivez que le « *Deuxième sexe* a été « le Mouvement d'avant le Mouvement <sup>1</sup> » et que, quand vous l'avez lu dans les années 1960, il vous a beaucoup apporté. Pouvez-vous développer cette expérience personnelle et dire en quoi elle serait représentative d'une génération, ou d'un groupe plus large ?

MLD : La lecture d'un livre comme celui-là, la lecture lente et intime, c'est un échange. Vous rencontrez une voix, une intelligence, une générosité, et de manière parfois imperceptible, vous entrez en dialogue, vous retenez des bouts de phrases, des questions, des désaccords, vous répondez à l'auteure ; peut-être même finirez-vous par la tutoyer de temps en temps ? Le texte vous travaille et sur la longue durée. Cela tient sans doute au fait qu'il est pour une part au moins écrit en ayant une question comme repère : « Quel sort peuvent attendre nos sœurs plus jeunes, et dans quel sens faut-il les orienter ? <sup>2</sup> ». Non, Simone, tu ne vas pas m'orienter,

<sup>1</sup> Michèle Le Dœuff, *L'Étude et le rouet*, p.70-71.

<sup>2</sup> Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, t. 1, Paris, Gallimard, coll. Folio, p. 32.

je ferai cela moi-même si je peux et comme je pourrai, mais je sens ta sollicitude à l'égard des sœurs plus jeunes, dont je suis ; et je te remercie de te soucier du sort qui pourrait être le nôtre.

Je voulais être libre mais je n'ai pas eu à aller seule à la conquête de ma liberté. Tu as été là pour nourrir ce projet. Plus tard, quand j'ai participé au Mouvement des femmes, j'ai eu ce même sentiment : pas toute seule ! Ce qu'on avait à dire, on était des milliers à le crier dans la rue et sur tous les toits. Et au cours des réunions de préparation, il y avait des tâtonnements, des fous rires, et tout à coup une formule fusait et, avec un peu de chance, un problème que j'avais dans le fond de ma tête sans même le savoir se trouvait pulvérisé. « Sous-marin coulé », si vous avez joué à la bataille navale, vous connaissez ce type de rapport à autrui quand, presque par accident, d'un mot, d'une taquinerie parfois, d'une remarque faite en passant et sans intention particulière, quelqu'un vous allège d'un blocage. Dans le jeu de la bataille navale, il est fâcheux de perdre ses sous-marins ; dans la vie, au contraire, il est bon d'être délestée de certains poids morts.

Quant à savoir si cette expérience personnelle de lecture fut représentative : vous ne manquez pas d'audace, Sylvie, de me poser cette question-là, puisque vous avez consacré votre thèse de doctorat au rôle de Simone de Beauvoir dans la redéfinition du féminisme en France ! Vous en savez sûrement plus long que moi. Et je ne vous apprendrai rien en soulignant qu'il y avait aussi, dans le Mouvement, des résistances à l'œuvre de Simone. Certaines la déclaraient imparfaite de tel point de vue, ou alors de tel autre, et énonçaient des rejets directs ou indirects, parfois simplement au nom du temps qui s'était écoulé, comme si, en vingt ou vingt-cinq ans, une pensée pouvait cesser de répondre à des besoins. Ceci ne faisait que renforcer ma détermination à la défendre, y compris dans sa très humaine imperfection. De la même manière, je défendais tant que je pouvais l'œuvre de Virginia Woolf et de quelques autres. Soit dit au passage, *Une Chambre à soi* se donne aussi comme un discours adressé à des femmes plus jeunes, en l'occurrence des étudiantes.

Quant à l'apport intime d'une lecture du *Deuxième sexe* : je me souviens d'un dîner chez moi, en tête à tête avec Margarete Zimmermann, professeur d'études romanes à Berlin. « Elle », c'est-à-dire Simone de Beauvoir, « elle nous a dit qu'on n'était pas obligées de nous marier », et Margarete avait comme une chanson pleine de gratitude dans la voix. Si je me reporte aux temps de ma prime jeunesse, il y avait en effet une obligation de ce genre pesant sur nous toutes, et particulièrement sensible quand l'une d'entre nous se mariait et se mettait séance tenante à regarder de haut les copines qui ne l'étaient pas (pas encore, car le destin était inéluctable, n'est-ce pas ?). Plus tard, le même soir, Margarete de dire, à propos cette fois de Gabrielle Suchon, et avec le même ton presque lyrique : « elle nous a dit qu'on n'était pas obligées d'avoir des enfants ». Et cela peut se plaider, n'est-ce pas ? Qu'une des fonctions des œuvres féministes pourrait bien être de pulvériser des pans entiers du sur-moi traditionnellement inculqué aux filles et constituant, pour le psychisme, une sorte de destin obligatoire. En termes d'économie mentale, cela fait de la place pour d'autres projets, plus personnels, ou pour des obligations librement choisies, comme s'engager aux côtés des indépendantistes algériens. *Le Deuxième sexe* ne déploie pas un discours d'autorité qui serait venu contrebalancer et contredire ce que le monde social nous assénait ; c'est une voix portée par un effort de réflexion, et qui vient alléger votre fardeau. Et c'est aussi une telle leçon d'honnêteté intellectuelle ! Il n'y a rien de stratégique ni d'opportuniste dans *Le Deuxième sexe*, elle n'offre aucun leurre, aucune image séduisante, elle cherche le vrai.

SC et MR : Comment avez-vous rejoint le MLF ? Comment vous êtes-vous engagée dans ce mouvement ? Quel impact a-t-il eu sur le cours de votre vie ? Et sur le cours de votre réflexion philosophique ?

MLD : Dans *Sens public*, j'ai raconté comment mes élèves du Lycée Rodin m'ont emmenée à la grande manifestation du 24 novembre 1971<sup>3</sup>. À mon tour, je me souciais de mes cadettes, et avec elles ! Quant à l'impact : j'avais déjà peu de loisirs, j'en ai eu moins encore. Et quand, après le premier vote de la loi Veil, beaucoup d'entre nous se sont égayées dans la nature, je les ai comprises, comme j'avais compris celles qui étaient venues aux manifestations avec leurs enfants, parfois en bas âge, et qui s'en trouvaient parfois critiquées sur ce point : militer comporte des conditions matérielles et sociales, des conditions concrètes, qu'il faut bien sûr savoir se donner mais qu'on ne réussit souvent à trouver que de manière acrobatique et temporaire. Je ne regrette pas d'avoir sacrifié ainsi une bonne part de mes loisirs au MLF puis au MLAC. Mais ce ne fut pas simple.

Autre impact : peu, parmi mes copains hommes, ont apprécié cet engagement, comme si soudain ils n'étaient plus au centre de ma vie, ce qui leur semblait unimaginable et inacceptable. Par contraste, je me souviens avec bonheur d'une remarque (une...) d'un ami communiste : « Si maintenant les ouvrières revendiquent le droit au plaisir, ça c'est révolutionnaire ! » Car, au début des années soixante-dix, militer pour la contraception et l'accès à l'avortement, c'était bien se mettre du côté des ouvrières, des mineures et des immigrées, en voulant indexer la sexualité, pour elles et pour nous toutes, au plaisir et aux sentiments, non à la reproduction. Les femmes plus aisées avaient déjà trouvé qui un médecin acceptant de prescrire des contraceptifs, qui une clinique en Suisse, je pense à ce que déclarait l'une d'entre nous (était-ce Simone Iff ?) qui était revenue de Suisse avec un objectif pour toute sa vie : faire en sorte que toute femme ayant besoin d'une interruption de grossesse puisse trouver des conditions pratiques et humaines aussi bonnes que ce qu'elle avait trouvé là-bas. « Contraception, avortement, libres et gratuits, y compris pour les mineures et les immigrées », un tel slogan articulait le refus d'être une privilégiée.

Sans cette expérience de grande solidarité avec des femmes moins bien loties que d'autres, aurais-je glissé doucement vers l'embourgeoisement qui gagnait peu à peu certains de mes camarades d'études ? Ou vers le carriérisme qui en affectait déjà quelques-uns ? Non, je ne crois pas, car, comme on dit aujourd'hui, « ça n'a jamais été dans mon ADN ». Je me souviens encore de l'énergie que Vladimir Jankélévitch a dû déployer, avec quelques autres, pour que j'envisage une carrière universitaire : cela n'avait jamais été mon projet. Ce à quoi j'étais le plus exposée, car tel était le sort ordinaire pour une jeune femme d'alors, c'était d'être mise au service des projets sociaux ou professionnels d'un homme. Mon engagement m'a aidée à développer ma lucidité de ce point de vue, bien que la conquête de la lucidité ne soit jamais parfaite.

Quant à l'impact sur ma vie philosophique, ce fut d'abord que je trouvais difficile, voire impossible, de faire le lien entre ce que j'enseignais pendant la semaine et ce que nous scandions ensemble les samedis de manifestation. Cela m'interrogeait sur les limites du champ philosophique, ses clôtures et son verrouillage. En soi, un point de vue critique sur le philosophique n'est pas étranger aux habitudes de la discipline elle-même, bien au contraire. Mais il me fallut comprendre que vouloir tout interroger, ce n'était pas du tout le rôle d'une femme en philosophie. Mon engagement pratique dans le Mouvement m'a alors conduite à examiner ce qu'est ce rôle traditionnel d'une femme en philosophie, à mieux comprendre que je n'en voulais pas, et au bout du compte à assumer d'être celle que j'étais ou celle que j'étais en train de devenir. Ce n'est pas rien.

SC et MR : Dans un entretien récent<sup>4</sup>, vous déclarez que le « dogme [...] de la différence des sexes » pesait très lourd sur le MLF au point que vous avez souhaité le fuir à la fin des années

<sup>3</sup> Michèle Le Doeuff, « Souvenirs singuliers des années 68, etc. », *Sens public*, 2009. URL : <http://sens-public.org/articles/625/> (consulté le 4 novembre 2020)

1970. Pourtant il existait aussi une forte présence de la tendance « lutte de classe » ou encore le féminisme matérialiste. Vous ne vous êtes pas rapprochée de ces groupes-là ? Pour quelles raisons ?

MDL : Le dogme de la différence pesait surtout très lourd dans la société globale et la vie ordinaire ; pour vous en assurer, jetez simplement un coup d'œil à ce qu'on appelle, sans erreur, « la presse féminine » des années 1960. Il avait aussi marqué peu ou prou la génération précédente de femmes universitaires, celles qui avaient beaucoup œuvré à ce qu'elles appelaient « la promotion de la femme » et qui nous chuchotaient : « Plus on est féministe, plus il faut être féminine », ce qui en faisait enrager plus d'une. Face à ce genre de recommandation, pour ma part, j'ai beaucoup pardonné, surtout quand j'avais conscience de devoir quelque chose à celle qui la formulait, qui en avait sûrement bavé avant d'être en situation de m'aider et qui en effet m'avait aidée.

En fait, dans les débats d'idées à l'intérieur du mouvement, souvent, la référence à la différence servait d'argument répressif ou coercitif. « Non, je ne vous conteste pas le droit à l'esprit critique, mais vous ne devriez pas pratiquer la critique comme les hommes », « la philosophie est une discipline masculine, tu devrais faire autre chose ». Ou l'inverse, d'ailleurs, et qui revient au même : un jour d'été, je reçois une journaliste étrangère et, à la fin de l'interview, elle me dit sévèrement : « les féministes de mon pays seraient bien étonnées d'apprendre que vous m'avez reçue dans une robe à fleurs ». Bon sang de bon soir, mais de quel droit se mêle-t-on de mes choix intellectuels ou vestimentaires ? Lorraine Code décrit une certaine situation imposée aux femmes comme « le lit de Procuste », un lit pour lequel on était toujours ou trop grand ou trop petit. Dans le monde académique, dit-elle, une femme est toujours considérée comme trop comme ceci ou alors pas assez comme cela, et tourmentée en conséquence. Il n'y a peut-être pas que dans le monde universitaire...

Il faut que j'explique ce que j'ai pensé fuir à un moment donné. Tout d'abord, je n'ai jamais vraiment cherché à m'affilier à un groupe de « pures penseuses ». Je me suis beaucoup impliquée dans le MLAC et j'en garde un bon souvenir. Mais là les objectifs étaient foncièrement pragmatiques, les discussions d'idées émergeant à l'occasion, en lien avec ce que nous vivions. Et, puisque vous évoquez le féminisme matérialiste, j'aurais très bien pu en effet m'impliquer par exemple dans le groupe de NQF : pensez que la première réunion pour constituer la nouvelle revue a eu lieu chez moi à Paris. J'avais déjà prévenu que je n'étais pas sûre de pouvoir m'investir à fond dans le projet. J'étais accablée de travail. Être « caïmane<sup>5</sup> » dans une Ecole Normale Supérieure (ENS), quand on joue vraiment le jeu, c'est un temps plein et demi, et quand en plus on veut faire de la recherche, c'est un peu la galère. Finalement, la nouvelle revue s'est lancée sans moi, et c'est très bien ainsi. J'ai vu aussi d'autres projets de groupes d'écrivaines ou de pures penseuses s'arrêter après la première réunion. Peut-être parce que le projet implicite était de se donner « une ligne » et que la réunion faisait au contraire ressortir une grande diversité de points de vue entre les participantes. Au total, je ne regrette pas de ne pas avoir couru après ce qui, au début des années 80 à Paris, avait l'allure d'une chimère parce qu'il y manquait un projet concret.

Ce que j'ai parfois songé à fuir, ce n'est donc pas une appartenance à un groupe mais une situation. La publication de « Cheveux longs, idées courtes » avait amorcé une dynamique, en Angleterre et en France. On me demandait des conférences, des interventions dans un

---

<sup>4</sup> Le Dœuff Michèle, « Michèle Le Dœuff, une philosophe féministe. Cheveux courts, idées longues », *Nouvelles Questions Féministes*, 2020/1 (Vol. 39), 98-115, p. 103. Entretien réalisé par Marie Mathieu, Vanina Mozziconacci, Lucile Ruault et Armelle Weil.

<sup>5</sup> Terme d'argot utilisé dans le cadre des Écoles Normales Supérieures (ENS) pour désigner un surveillant ou un enseignant de l'école.

séminaire, une librairie, une association... parfois pour un club associé à une université. Et en soi, j'étais heureuse d'aller m'adresser à un public toujours nouveau. On me donnait la parole, je la prenais, et avec gratitude. C'était une situation de *errant scholar*, d'oratrice itinérante voire vagabonde, c'est toujours le cas d'ailleurs, de temps en temps. Et c'est un travail en soi gratifiant, déjà pendant la préparation de la conférence (on travaille, on produit des idées neuves) ; puis à travers les discussions que la conférence amorce, je me sens parfois invitée à rebondir. Mais trop souvent, je me heurtais, je me heurte, à des dogmes et assés avec colère : je n'avais pas dit exactement ce qu'on attendait de moi. Il y avait encore eu « une ligne » sous-jacente que j'avais omis de défendre sans ambiguïté. C'est épuisant, désespérant parfois, d'essayer des remontrances et qui ne renvoient qu'à du dogmatisme. Surtout pour moi qui n'aime qu'une chose, explorer toujours de nouvelles avenues, tranquillement, en faisant jouer des incertitudes ; j'ai souvent été frustrée de voir que les conditions les plus minimales d'un débat serein se trouvaient brisées d'emblée. Rassurez-vous, cela ne se passe pas toujours comme ça et je ferais mieux sans doute d'évoquer les rencontres parfaitement suaves et constructives.

Il m'est arrivé de vouloir tout arrêter et puis finalement de repartir... parce qu'une amie a trouvé les mots pour me convaincre de continuer, ou parce qu'un incident m'a piquée au vif, me donnant envie de répliquer. En tout cas, je ne regrette pas de ne pas avoir cherché à rejoindre un groupe permanent : j'ai vu tant de groupes se défaire ou se scinder, avec des ruptures plus ou moins déchirantes ! J'ai eu des amitiés personnelles, d'individuelle à individuelle, mais je suis restée libre, donc, comme dirait Vanina Mozziconacci, « inclassable<sup>6</sup> ».

SC et MR : Dès les années 1970, vous contribuez à la naissance des études féministes avec le séminaire à l'ENS sur les femmes et la philosophie (1976-1978). Pouvez-vous nous rappeler dans quel cadre se tient ce séminaire ? Avec qui ? Les auteur·es étudié·es ? Les questionnements de l'époque ? Quelle a été l'attitude de l'institution ?

MLD : Il n'y avait pas vraiment de cadre. Une ENS à l'époque ne délivrait aucun diplôme, nos élèves passaient licence et maîtrise à l'université, nous les préparions au Capes et à l'agrégation mais ces concours se passaient ailleurs, devant un jury national sans lien avec l'École. Par conséquent, les séminaires qui se tenaient à l'École étaient des structures souples et libres, éventuellement étiquetées « initiation à la recherche » mais pas toujours, et ils ne conduisaient à aucune peau d'âne. Ils cherchaient à inspirer – ça, oui – à inspirer le désir de chercher plus loin, surtout plus loin que ce qu'on avait étudié dans le cadre d'un programme. Et ma méthode était d'explorer des terres nouvelles (nouvelles pour moi comme pour les participantes) en compagnie de mes élèves. Un séminaire pendant deux ans sur les utopies, un autre visant à analyser des dissertations d'élèves de Terminale<sup>7</sup>...

À la rentrée 1976, nous nous sommes donc embarquées ensemble dans une recherche sur les femmes et la philosophie. Les participantes avaient déjà été mes élèves au cours des années précédentes, nous nous connaissions bien, et la plupart étaient déjà agrégées. C'est à leur demande, formulée vers la fin de l'année précédente, que le sujet avait été choisi. Pendant l'été, j'ai écrit un texte liminaire, qui n'était pas prévu pour être publié, c'est « Cheveux longs, idées courtes ». Les auteur·es étudié·es ? Cela se décidait à mesure. Simone de Beauvoir fut la première, suivie par Sartre, avant un retour dialectique à Simone. Je leur ai parlé de Mary Wollstonecraft, et là, une participante a proposé un exposé sur Rousseau. Une autre a proposé une intervention sur Auguste Comte. Je me souviens aussi d'avoir assuré quelques séances sur Condorcet et John Stuart Mill, en évoquant un peu Harriet Taylor, un

<sup>6</sup> Le Dœuff, « Michèle Le Dœuff, une philosophe féministe. Cheveux courts, idées longues », p. 99.

<sup>7</sup> Michèle Le Dœuff, « Le Discours philosophique des lycéens », *Cahiers de Fontenay*, n°3, mai 1976.

peu seulement, je regrette de le dire : c'est plus tard, en passant des semaines en bibliothèque en Angleterre, que je rencontrerai véritablement cette philosophe que j'aime tant.

Dans ce séminaire, je réussissais, je crois, à instaurer un bon effacement de la fonction magistrale. J'avais toujours traité mes élèves comme des égales, afin qu'elles le deviennent. J'étais à peine « la prof », je n'enseignais pas véritablement, même si je faisais des exposés aussi instructifs que possible. Ce qui comptait, c'étaient les questions dont elles me bombardaient et qui étaient vraiment *leurs* questions face à une discipline qu'elles avaient choisie mais qui ne semblait pas décidée à les choisir, elles. Je n'étais pas la personne supposée savoir mais celle qui était priée de trouver des réponses ou des éclaircissements pour la semaine suivante. Tout cela dans la bonne humeur partagée. Quand vous me demandez quels étaient les questionnements de l'époque, je ne sais que vous répondre. Les questions de l'époque n'entraient dans la salle de séminaire que si elles étaient portées par telle ou telle de mes élèves.

Bien plus tard, quand l'université de Genève me fera venir pour une chaire d'études féminines, je retrouverai en partie l'ambiance de mes séminaires à Fontenay. Le cadre était différent et pourtant le fonctionnement était sensiblement le même. Deux ou trois mois après la rentrée, je croise un collègue dans un couloir. Il me demande comment ça se passe, je l'assure que tout se passe bien. « Et vous réussissez à les faire parler ? Sinon, sachez que c'est le problème ici, ne le prenez pas pour vous, nos étudiants n'arrivent pas à prendre la parole, c'est comme ça. » Alors, j'ai dû avouer que parfois, c'était moi qui avais du mal à en placer une dans mes cours, tant les discussions entre mes étudiantes étaient vives, et qu'il m'arrivait de lever la main en demandant qu'on veuille bien me laisser expliquer quelque chose pendant au moins un quart d'heure. Cela ne se passait pas tout le temps ainsi, rassurez-vous ; j'assumais la charge de les instruire, tout de même ! Mais la dynamique de groupe tendait à faire régner des discussions vives : mes élèves avaient besoin de parler.

En somme, à Fontenay comme à Genève, j'ai pratiqué une pédagogie aussi peu directive que possible, corrélant du point de vue non-dogmatique que je m'efforçais de maintenir. Quant à l'attitude de l'institution... A Genève, l'université m'avait fait venir pour enseigner les études féminines et on savait que pour ma part je prononçais « féministes ». Il n'y aurait pas dû y avoir de problèmes, d'autant qu'on a vite su que mes étudiantes finissaient le mémoire qu'elles avaient commencé sous ma direction ; c'était une de mes exigences (on va jusqu'au bout de ce qu'on a commencé) et cela marchait. Non seulement elles étaient loquaces en cours mais en plus elles écrivaient ! Reconnaissons néanmoins qu'il a fallu parfois déployer un grand soutien psychologique pour obtenir l'achèvement du mémoire ; mais enfin je l'obtenais. Seulement, les institutions sont trop souvent inconséquentes. J'étais à peine arrivée que l'université et son autorité de tutelle, le département de l'instruction publique, confiaient à une dame bien réactionnaire (et dont le patriotisme genevois s'épanouissait en xénophobie) le soin de créer et de diriger un Institut d'Études-Genre dans lequel je ne pouvais pas ne pas figurer. C'était à peine de la figuration en fait, qu'on me laissait faire. Honneur soit rendu au CNRS, j'ai pu rentrer à Paris et tirer de mes cours genevois un livre, *Le Sexe du savoir*. Ouf ! Mais pensez un peu : il y avait en Suisse un grand débat pour ou contre « l'assurance maternité », c'est-à-dire l'indemnisation des congés de maternité. Une représentante du « Conseil scientifique » de cet Institut d'Études-genre s'engagea publiquement contre le projet d'assurance maternité (« On est toujours trop bon avec les femmes », comme disait Queneau ?), apportant ainsi une caution pseudo-scientifique à un refus très grave pour des milliers de jeunes femmes. Alors, pour conclure, il faut tout de même savoir ce qu'on veut : les études-genre ont-elles pour vocation d'accompagner le progrès des droits des femmes ou au contraire de le freiner ?

A Fontenay, j'avais cru prudent de signaler mon intention de créer un séminaire à la Directrice qui, sidérée de me voir demander son accord (on ne faisait jamais cela), me l'avait donné. L'effet de surprise ne durera pas ; pendant deux ans, à table, quand elle déjeunait avec nous, je fus gratifiée de piques en tout genre sur le féminisme en général et ce devant mes collègues ; souvent, il me fallut de gros efforts pour ne pas rigoler ouvertement. C'était détestable et ridicule en même temps mais c'était grave. Je m'en trouvais fragilisée au sein du groupe d'enseignantes. En septembre 1977, je ferai une tournée de conférences aux États-Unis. A Cornell, j'assurerai notamment la séance de rentrée du « sandwich seminar », un séminaire qui se réunissait entre midi et deux heures, afin de ne pas entrer en collision avec les emplois du temps des divers départements et qui, ainsi, pouvait aussi accueillir les secrétaires. Comme il avait lieu au moment de la pause déjeuner, tout le monde venait avec son petit casse-croute, d'où son nom. Il se trouve qu'une journaliste d'un quotidien était venue ce jour-là et que j'ai eu ainsi les honneurs de la presse. Rentrée à Fontenay, j'ai photocopié l'article et je l'ai remis à la Directrice. Charmée, elle a décidé de me rembourser la moitié de mon billet transatlantique. Car, oui, j'avais traversé l'Atlantique à mes frais, la suite ayant été très correctement assumée par les diverses universités visitées. Tout est bien qui finit bien ? Non, deux semaines plus tard, la Directrice recommençait à m'asticoter.

Au total, je vous remercie de me considérer comme une pionnière, je crois que ce fut le cas. Il était relativement inévitable que je sois confrontée à de la violence. Quand on essuie les plâtres, c'est souvent comme ça. Et je suis heureuse de penser que les collègues plus jeunes trouvent aujourd'hui à s'insérer plus agréablement dans des structures universitaires.

SC et MR : Dans *L'étude et le rouet*, vous définissez le sexisme philosophique et proposez le terme de « masculinisme » pour désigner les systèmes philosophiques produits par les hommes. Ce faisant, vous renversez le stigmate et proposez de considérer le masculinisme comme un « particularisme mâle<sup>8</sup> ». Pouvez-vous revenir sur cette démarche et nous dire ce qu'il en est aujourd'hui ?

MLD : Aujourd'hui, beaucoup de gens ont repris ce terme de « masculinisme ». Je m'en réjouis, d'autant que je n'ai pas constaté d'emploi à contre-sens. Il est repris avec la phrase dans laquelle il apparaît, donc fidèlement, ce qui est assez rare pour mériter d'être souligné. D'une certaine manière, j'aurais bien envie de laisser les choses en l'état. Je crois que tout le monde a compris que le terme impliquait qu'être né avec un chromosome Y n'est pas en soi un destin, en l'occurrence un fâcheux destin d'un point de vue cognitif. On peut être homme et se tenir en dehors de cette forme culturelle, sédimentée par une longue histoire de sciences humaines qui littéralement ne « voit » que les hommes adultes à la surface de la terre. On peut au moins s'efforcer de ne pas tomber dans ce travers qui, d'un point de vue cognitif, constitue une aberration fondamentale.

Je vais peut-être reprendre la question un de ces jours pour la creuser davantage du point de vue des sciences humaines en général. Mais l'essentiel est là, et désormais partagé.

SC et MR : Dans cette même étude vous revenez souvent à la philosophie de Beauvoir, en relation avec celle de Sartre. Vous montrez le masculinisme à l'œuvre dans *L'Être et le néant*, notamment dans la notion de mauvaise foi, tandis que dans le *Deuxième sexe* Simone de Beauvoir porte l'accent sur « les moyens concrets<sup>9</sup> » de la liberté. Peut-on dire que sa philosophie est plus matérialiste que celle de Sartre ?

<sup>8</sup> Le Doeuff, *L'Etude et le rouet*, p. 55.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 115.



Je n'aime pas beaucoup mettre des étiquettes sur des pensées mais, je vous l'accorde, la philosophie de Simone de Beauvoir est certainement plus « matérialiste » que celle de Sartre - ou faut-il dire moins « égo-idéaliste » ? Pour ma part, je préfère employer, comme Simone de Beauvoir elle-même, le vocabulaire du « concret », qui est plus large. Il peut servir à désigner l'absence critique de quelque chose (« les femmes n'ont pas les moyens concrets de... »). Le « concret » peut aussi regrouper les obstacles matériels et, pour parler comme Virginia Woolf, les obstacles immatériels à l'émancipation des femmes. Car c'est bien en termes d'obstacles que nous sommes invitées à réfléchir. Qu'est-ce donc qui nous entrave ?

SC et MR : Vous êtes assez dure avec la philosophie de Sartre ou avec son comportement tel que visible dans ses lettres. Il est le « seul sujet parlant<sup>10</sup> » et manifeste un « complexe d'Adam ». Comment ces propos ont-ils été reçus par les sartrologues ?

MLD : Pas si mal, en fait. Dès 1979 et la publication d'un article dans le *Magazine Littéraire*<sup>11</sup>, un bon nombre de sartrologues avaient pris mon point de vue avec bonne humeur (François George, Arthur Danto, Peter Caws, Michel Kail...), et ils ont ri de Sartre comme on s'amuse d'un vieil oncle dont on découvre qu'il ne sait pas se tenir. Au fond, mes citations de Sartre et mes analyses semblent leur avoir donné, à eux, un espace supplémentaire pour respirer et réfléchir. C'est encore plus vrai de Liliane Kandel, évidemment, qui trente ans plus tard disait encore que *L'Étude et le rouet* lui avait beaucoup apporté. D'autres en revanche, qu'on peut appeler plutôt des sartromanes, ont réagi avec haine, comme si leur identification à Sartre leur permettait de se conduire comme des brutes vis-à-vis de femmes de leur entourage, comme s'ils tenaient à se conduire ainsi, mais non sans la bénédiction archiépiscopale de Poulou.

Entre les deux types de réaction, il y a eu celle d'un grand quotidien. L'équipe de la page culture de ce journal a caviardé le compte-rendu de *L'Étude et le rouet*, en enlevant les citations les pires de *L'Être et le néant*. « Sartre, notre père à tous... », il fallait jeter un manteau de Noé sur les passages de Sartre les plus abominables ou les plus risibles. Ce n'est pas ce que je disais de Sartre qui a été censuré : c'est Sartre lui-même.

Une réaction m'aura fait de la peine. J'avais du respect pour Hélène Védrine, ancienne Résistante, de l'amitié aussi, en toute lucidité : je savais qu'elle aimait mieux, oh tellement mieux, les garçons que les filles, un travers courant hélas chez les femmes philosophes nées avant-guerre. J'ai toujours pensé, à tort ou à raison, qu'il était nécessaire d'accepter ces femmes, avec leurs défauts, si on voulait aller plus loin dans l'insertion de plus jeunes dans le monde philosophique. J'étais un peu embêtée aussi de savoir que dans le demi-couple qu'elle formait avec Jean-Toussaint Desanti, c'était Desanti qui m'appréciait vraiment, « Non, Michèle, ce n'est pas seulement qu'il vous apprécie, c'est qu'il vous adore », me dira un soir la « co-épouse » d'Hélène, Dominique Desanti<sup>12</sup>. La situation était extrêmement gênante, voire inassumable pour une féministe ! Et puis Hélène était directrice de ma thèse d'État depuis que Vladimir Jankélévitch, âgé, avait souhaité passer la main. Et je l'aimais bien tout de même, avec son côté bourru et ses coups de gueule plus intempestifs les uns que les autres.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>11</sup> Michèle Le Doeuff, « De l'existentialisme au *Deuxième Sexe* », *Le Magazine Littéraire*, n°145, 1979. L'article a été traduit en anglais pour le colloque « The Second Sex Thirty years later » de New York University (27-29 septembre 1979) et publié sous le titre « Operative Philosophy : Simone de Beauvoir and existentialism », *I&C*, n°6, 1979 ; réédité dans Michèle Le Doeuff, « Simone de Beauvoir and existentialism », *Feminist Studies*, vol. 6, n°2, Summer 1980, p. 277-289. Republié en français dans Jean-Louis Jeannelle et Audrey Lasserre (dirs.), *Se réorienter dans la pensée. Femmes, philosophie et arts, autour de Michèle Le Doeuff*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2020.

<sup>12</sup> Au cas où cela mériterait d'être rappelé : à partir de 1950, J.T. Desanti a partagé sa vie entre deux femmes, Dominique, qu'il avait épousée avant-guerre, et Hélène. L'expression « co-épouse » est de Dominique. (note de Michèle Le Doeuff)

Un matin, en 1989, le téléphone me réveille :

« Michèle, tu as été trop sympa avec la vieille.

- Hélène, de quoi me parles-tu ?
- Trop sympa vis-à-vis de la vieille et trop dure vis-à-vis du vieux.
- Écoute, je ne suis pas réveillée, pourrais-tu me dire de quoi tu me parles ?
- Ton bouquin... »

C'était de *L'Étude et le rouet* qu'elle me parlait. Et elle n'a jamais décoléré, bien au contraire ; son rejet ne fit que croître et embellir. Soit, elle était sartrienne et sartrophile. Mais je n'ai pas compris sa réaction, qui m'a peinée. Certes aussi, elle m'avait raconté qu'une amie à elle avait passé une nuit avec Sartre, une nuit qui, d'un point de vue érotique, en valait mille et une, paraît-il. *L'Étude et le rouet* mettrait-il en question une forme de surestimation sexuelle, une idée, juste une idée peut-être, une fantasmagorie sur laquelle des hommes et des femmes du milieu pourraient être d'accord, et qui, de leur point de vue, serait fondatrice pour une communauté ? Je n'en sais rien mais j'espère qu'un jour quelqu'un identifiera, mieux que je ne saurais le faire, ce que *L'Étude et le rouet* met profondément en question.

Peut-être était-ce simplement son malaise à elle, en tant que femme en philosophie, qu'elle projetait ? En tout cas, en voyant son hostilité à l'égard de mon livre s'aggraver avec le temps, il m'est arrivé de me demander si quelqu'un – un homme, et sûrement pas Jean-Toussaint Desanti – ne la montait pas contre moi. Les campagnes de dénigrement contre des femmes philosophes étaient (et sont peut-être encore) chose banale, malheureusement. Tenez, la pauvre Sarah Kofman : plus ça marchait pour elle, dans les journaux ou dans la vie internationale, plus elle était attaquée. Autant le savoir et tourner la page aussi vite que possible.

SC et MR : A l'époque de votre lecture des lettres de Sartre, celles de Beauvoir n'étaient pas encore disponibles. Quelques années plus tard, on y découvre que l'attitude de Sartre était en fait aussi partagée par Beauvoir. Que vous ont donc inspiré ces publications posthumes de Beauvoir (les *Lettres à Sartre* ; le *Journal de guerre* ; les *Cahiers de jeunesse*, les correspondances amoureuses) ?

MLD : Question difficile. Depuis des années, j'étais liée à Hélène de Beauvoir, laquelle a beaucoup souffert en découvrant ce que Simone a écrit à son sujet. Du coup, je n'ai pas pu proprement lire ces publications posthumes, gênée par toutes les conversations avec Hélène, gênée par son chagrin et les longs coups de fil destinés à tenter de la consoler. Mais je crois qu'on pourrait montrer que *Le Deuxième Sexe* marque un avant et un après dans l'attitude de Simone. Avant le travail énorme consenti pour l'écriture de ce livre, Simone pouvait se montrer assez vache à l'égard des autres femmes. Après 1949, elle devient plus sympathique. Je crois qu'elle s'est comme restructurée en écrivant ce livre. En comprenant mieux la condition concrète qui nous est commune, elle s'est libérée d'attitudes qu'il faut bien qualifier de misogynes. Voyons, qui donc a dit que l'idéologie dominante, c'est l'idéologie de la classe dominante ? Et puis, à bien y réfléchir, qu'est-ce qu'un couple ?

SC et MR : Vous qualifiez votre rendez-vous avec Simone de Beauvoir, à sa demande, de « non-rencontre<sup>13</sup> ». Pourtant, deux femmes philosophes, réfléchissant ensemble sur les femmes et la philosophie, pourraient avoir a priori beaucoup de choses à se dire. Comment expliquer ce dialogue non advenu ?

---

<sup>13</sup> Le Doeuff, *L'Étude et le rouet*, p.156.

MLD : Je pensais qu'elle voulait discuter de l'approche qui était mienne de sa pensée, puisque je lui envoyais mes articles et qu'elle répondait toujours qu'elle m'avait lue avec beaucoup d'intérêt sans être complètement d'accord avec moi. Autant vous dire qu'en me rendant rue Schœlcher, j'étais dans mes petits souliers ! Or tout ce qu'elle m'a dit, c'est que d'autres féministes, plus tard, sont allées plus loin qu'elle et qu'elle ne comprenait pas pourquoi je m'intéressais à elle. Ce ne fut cependant pas une rencontre pour rien : j'ai découvert une femme extraordinairement modeste, ce qui est attachant. Et puis, en l'écoutant, j'ai tout de même compris quelque chose, qui m'avait jusque-là échappé, sur son rapport à l'imaginaire<sup>14</sup>.

SC et MR : Vous avez fait de Beauvoir une philosophe, alors même qu'elle refusait ce terme et le réservait à des personnes – souvent des hommes, comme Sartre par exemple – qui avaient créé un système philosophique. Puis, dans *L'Étude et le rouet*, vous écrivez : « Nous avons modifié l'héritage de Simone de Beauvoir<sup>15</sup> ». Est-ce à dire que vous avez pensé Beauvoir contre Beauvoir ? Pouvez-vous expliquer l'enjeu de cette démarche ?

MLD : Dans une œuvre, on peut distinguer des niveaux, ce que le texte dit de son objet, la manière dont il a au préalable découpé son ou ses objets, la réflexion qu'il propose sur sa méthode et le statut que l'auteur·e s'accorde ou endosse. Ce dernier aspect, l'image de soi que l'auteur·e soutient et qui soutient son effort, est de loin le plus délicat à apprécier et on n'est pas tenu·e de suivre absolument ce que l'auteur·e pense de ce qu'il ou elle est, ou n'est pas. Il est à craindre d'ailleurs que le problème soit particulièrement aigu en philosophie, parce que les commentateurs·trices, eux et elles, se reconnaissent le droit de distribuer l'appellation non-contrôlée de philosophie, ou surtout de la refuser, de manière arbitraire ou imprévisible. Pensez à Émile Bréhier, auteur d'une volumineuse « histoire de la philosophie », qui écrit : « Pascal n'est pas un philosophe, c'est un scientifique et un théologien ». Ah ! Et, du même goût, la remarque d'un collègue, au beau milieu d'une discussion vive sur les Présocratiques : « Démocrite n'est pas un philosophe, c'est un scientifique ». Ah ! Et, si je peux verser mon expérience personnelle au dossier, deux mandarins masculins en situation de « rapporteurs » institutionnels diront de *L'Étude et le rouet* : « Ce n'est pas du féminisme, c'est de la philosophie ». Moi qui pensais que c'était les deux... et surtout qui avais soutenu que l'un n'exclut pas l'autre, bien au contraire. Vous l'imaginerez sans peine : devant un éloge qu'on perçoit comme à côté de la plaque mais qui, dans le contexte, fonctionne positivement, on s'abstient de râler. On se contente de retenir l'événement et d'en conclure qu'on n'est pas nécessairement lu·e comme on croyait avoir écrit.

Je n'ai pas cherché à « penser Beauvoir contre Beauvoir » comme vous dites, mais il me faut reconnaître qu'il a pu m'arriver de penser « malgré elle » car je me suis sentie libre de mettre en œuvre une idée de la philosophie qui soit plus large que celle qui semble avoir été celle de Simone et assez large en tout cas pour englober son œuvre. Aujourd'hui, je le verrais presque comme un défi lancé aux lectrices et lecteurs : qu'est-ce que vous reconnaissez comme philosophique, si vous n'incluez pas l'effort intellectuel du *Deuxième sexe* dans cette catégorie ? Seulement des travaux qui ne parlent de rien ? de rien du tout ou de rien de ce qui se passe entre ciel et terre et qui précisément nous importe ?

SC et MR : « Des études beauvoiriennes, on dira qu'elles ont d'abord existé grâce au volontarisme de quelques-unes ; il aura fallu, pendant des années, les tenir à bout de bras<sup>16</sup> » avez-vous écrit. Vous êtes la première à les avoir tenues « à bout de bras ». A lire votre parcours et vos publications, il semble que le monde anglophone ait d'abord été plus réceptif

<sup>14</sup> Voir Michèle Le Doeuff, « Mythoclasties beauvoiriennes », *Cahiers de l'Association Internationales d'études françaises*, Mai 2009, n°61, p. 193-210.

<sup>15</sup> Le Doeuff, *L'Étude et le rouet*, p. 123.

<sup>16</sup> Le Doeuff Michèle, « De la critique comme valeur limite », *Les Temps Modernes*, 2008, vol. 1, n° 647-648, 229-241, p. 229.

aux études beauvoiriennes que la France. Le tout premier colloque autour du *Deuxième Sexe* et du féminisme s'est d'ailleurs tenu à New York en 1979<sup>17</sup>. Qu'en pensez-vous ? Pouvez-vous rappeler quelles ont été vos contributions dans ce domaine et la réception qu'elles ont connue ?

MLD : Le colloque de 1979, « Simone de Beauvoir : The Second Sex thirty years later », a failli tourner à la catastrophe. Pensez que très peu de contributions portaient sur l'œuvre de Simone ! Il y eut aussi un gros clash ; des théoriciennes noires avaient été invitées à parler du Black Feminism comme si elles n'avaient rien à dire en dehors de cette question, et par exemple sur Simone de Beauvoir. Elles ont dénoncé ce cantonnement... Mais une dynamique en est sortie tout de même : Yolanda Patterson a assisté à ce colloque et en a tiré le projet d'une association internationale de « Beauvoir Studies ». À partir de là, les études beauvoiriennes ont pu « prendre », dans les universités anglophones ou scandinaves, plus vite qu'en France en effet. Ceci ne veut pas dire que pour nos collègues américaines ou suédoises tout se soit passé comme sur du velours. Eva Göthlin a eu bien du mal à trouver un poste. Il a fallu organiser une campagne internationale pour amener son université à la recruter.

Ce n'est pas vraiment à moi de rappeler mes contributions ni de mesurer leur impact. Disons simplement que mon article du *Magazine Littéraire*, traduit en anglais, aura eu pour d'autres femmes une importance fort grande. « Sans cet article et l'idée que la philosophie de Beauvoir n'est pas la même que celle de Sartre, je n'aurais pas pu écrire un mot sur Simone de Beauvoir », me dira Eva Göthlin quand nous ferons connaissance. On peut dire aussi que l'année 1989 aura été riche puisqu'en avril *L'Étude et le rouet* paraît ; le livre reçoit plutôt une bonne presse, et je lance l'idée d'un colloque sur *Le Deuxième sexe* pour la fin de l'année, afin de célébrer le quarantième anniversaire du livre. Ce colloque, organisé sans l'ombre d'une subvention, a réuni huit cents personnes en Sorbonne. La parole fut donnée surtout à des militantes de terrain, qui ont dit chacune à sa manière comment la lecture du *Deuxième Sexe* avait été cruciale pour elles<sup>18</sup>.

SC et MR : Vous dites aussi, dans ce même article : « Il y a trente ans, j'ai voulu aider Simone de Beauvoir à exister dans le monde philosophique et le domaine académique. (...) Et je me suis littéralement « faite » en cherchant à soutenir son existence et celle de plusieurs autres.<sup>19</sup> » Est-ce à dire que c'est grâce au travail philosophique sur le *Deuxième sexe* que vous êtes devenue une femme philosophe ou une philosophe féministe ?

MLD : Non, femme philosophe, je l'étais déjà, philosophe féministe aussi. Mais c'est grâce à ce travail sur *Le Deuxième Sexe* (et sur nos aïeules grecques !) que je suis devenue cette femme philosophe-là et cette philosophe féministe-là. J'avais découvert une vocation. Discuter avec les œuvres de penseuses de naguère ou du temps jadis. Les faire exister à travers le dialogue que je nouais avec elles.

SC et MR : Auriez-vous pu écrire un tel livre, *L'Étude et le rouet*, du vivant de Simone de Beauvoir ?

MLD : Est-ce que vous me demandez si, du fait de la disparition de Simone de Beauvoir, je me suis sentie plus libre d'écrire ce que je voulais ? Dans ce cas, la réponse est non. J'avais toujours écrit ce que je pensais sans me préoccuper de l'éventuelle réception par Simone ou

<sup>17</sup> Le Doeuff, « Colloque féministe à New York : *Le Deuxième Sexe* trente ans après », *Questions féministes*, n°7, février 1980, p. 103-109.

<sup>18</sup> De ce colloque, Michelle Le Doeuff nous dit qu'il a été tiré une publication des actes, sous le titre *Elles sont pour*.

<sup>19</sup> Le Doeuff Michèle, « De la critique comme valeur limite », p. 241.

par qui que ce soit d'autre. Elle lisait de toute façon ce que j'écrivais sur elle et me faisait savoir régulièrement qu'elle avait trouvé le texte intéressant mais qu'elle n'était pas totalement d'accord. A vrai dire, une réaction à mon article du *Magazine Littéraire*, par un collègue littéraire que je connaissais à peine, fut importante ; à l'entendre, mon article témoignait d'un respect extraordinaire à l'égard de Simone. Je me sentie confortée dans mon travail. Car le respect est une chose obligatoire. Si, en toute liberté, j'atteignais ce but, je pouvais continuer... en toute liberté !

Mais vous avez raison de faire le lien tout de même entre la disparition de Simone de Beauvoir et la mise en chantier de *L'Étude et le rouet*. Je me revois à son enterrement, fermement décidée à ne pas être triste (toute vie prend fin un jour et celle de Simone avait été bien remplie) et pourtant horriblement triste. Et, en suivant le cortège funéraire, tout à coup, j'ai eu l'idée que j'allais prolonger sa vie. Certes, cette idée n'est pas sortie de rien. Il y avait eu pour moi une « longue maladie » comme on dit, tout au long de laquelle je m'étais promis des tas de bonnes choses pour « après », ce qui m'a bien aidée à survivre. Il y avait entre autres une idée insistante : quand je serai guérie, je ferai quelque chose qui aura du sens. Comme si précédemment j'avais fait des choses dénuées de sens !!! Enfin..., quand on a besoin de se projeter dans un bel avenir, on peut oublier que le passé avait eu ses beautés. Il y avait aussi une inquiétude qui me taraudait. Ma génération avait passé beaucoup de temps à retrouver des « antécédantes ». Je souhaitais à la génération future de ne pas mettre autant de temps à prendre connaissance de l'histoire et de la pensée des féministes de ma génération. On était un peu au creux de la vague, mais je pensais qu'une autre vague viendrait et qu'il serait sympathique à son égard de mettre ensemble, sous une forme plus accessible, divers essais. Pari intellectuel : si l'on souhaite qu'une nouvelle vague explore plus en avant les mécanismes de l'oppression, il faut déjà mettre à sa disposition un stock de réflexions qui puisse servir de point de départ. Soit dit au passage : quand j'ai expliqué ce point de vue à Colette Guillaumin, je l'ai incitée à en faire autant et je suis heureuse qu'elle ait pris la requête au sérieux. Elle aussi avait dispersé des articles ici ou là, que seules des lectrices très averties auraient pu retrouver.

En tout cas, c'est au cours de l'enterrement de Simone que j'ai eu cette idée toute simple : pour l'aider à survivre, j'allais me mettre à la tâche ; j'allais mettre ensemble plusieurs de mes essais. En somme, j'ai pris au sérieux le mot de « travail » dans l'expression « travail de deuil ». Cela a fonctionné : depuis 1989, *L'Étude et le rouet*, suivi du grand colloque à la Sorbonne, je me sens libre, libre tantôt d'accepter, tantôt de décliner des invitations à parler encore et toujours de l'œuvre de Simone.

SC et MR : Continuez-vous actuellement à vous tenir informée des études beauvoiriennes ? Que pouvez-vous en dire ?

MLD : Je lis avec intérêt certains essais récents. Comme vous pouvez l'imaginer sans peine, je me réjouis de voir qu'il existe au moins une revue et des colloques consacrés à l'œuvre de Beauvoir, des enseignements aussi. L'institutionnalisation des études beauvoiriennes semble avoir atteint un point tel qu'il n'y aura pas de retour en arrière. Et puis récemment en France, quelques femmes philosophes, très différentes les unes des autres, et Simone parmi elles, viennent enfin d'apparaître au programme de philosophie de Terminale. Voir *Le Deuxième Sexe* dans la liste des œuvres que l'on peut lire en préparant son bac, c'est une énorme satisfaction. Merci, la vie, merci, merci ! Et je sais que ce livre se lit beaucoup, notamment en français, les ventes en témoignent. Une tradition est née, solidement institutionnalisée, mais le tête-à-tête intime, personnel, non encadré et sans doute imprévisible, se poursuit aussi. Si des milliers de femmes, chaque année, trouvent dans l'œuvre de Simone une catharsis qui les accompagnera toute leur vie, le féminisme (y compris pratique) a de beaux jours devant lui.

En somme, pendant des années, j'ai connu la période difficile, pour ne pas dire héroïque, des études beauvoiriennes. Cela compte beaucoup pour moi de voir que la génération plus jeune, vous deux par exemple, veut bien s'en souvenir.

## Biographie de Michèle Le Doeuff

Née en 1948 à Motreff, dans le Finistère, Michèle Le Doeuff vient d'un milieu modeste. Ses parents, instituteurs, ne favorisent guère ses études, le financement de celles du frère aîné étant lourd et long. Elle trouve une solution en intégrant en 1966, après un an de classe préparatoire à Brest, l'ENS de Fontenay-aux-Roses, institution alors non mixte et qui versait un salaire à ses élèves. Agrégée de philosophie en 1971, elle enseigne brièvement dans le secondaire ; ensuite elle est recrutée comme assistante (puis maître-assistante puis maîtresse de conférence) par l'ENS de Fontenay ; elle y reste 10 ans, tout en étant active dans le Mouvement de libération des femmes (MLF) et le Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception (MLAC). Elle y organise un séminaire sur les femmes et la philosophie de 1976 à 1978 dont l'argumentaire est publié, en anglais sous le titre « Women and Philosophy », dans *Radical Philosophy*<sup>20</sup> et en français sous le titre « Cheveux longs, idées courtes » dans *Le Doctrinal de Sapience*<sup>21</sup> avant d'être repris dans *L'imaginaire philosophique*<sup>22</sup>. Elle soutient sa thèse intitulée « Recherches sur l'imaginaire philosophique » sous la direction d'Hélène Védrine à Paris 1 en 1980. En 1983, elle entre au CNRS sur un poste dit « d'accueil » dans une équipe dix-septième, puis est recrutée comme chargée de recherche en 1986. Elle rejoint peu après le CRAL (Centre de recherches sur les Arts et le langage, EHESS). Elle est aussi régulièrement invitée à Oxford. Son livre *L'Étude et le rouet*<sup>23</sup>, écrit après un lourd traitement de chimiothérapie, adopte un ton très libre et percutant. En 1993, elle soutient une habilitation à diriger des recherches à Nanterre, « De l'interprétation des fables philosophiques », devant un jury composé de Didier Deleule, Francine Markovits, Raymond Klibansky, Lisa Jardine et Erika Apfelbaum. En 1994 elle devient professeure ordinaire d'études féminines à l'Université de Genève, où elle reste jusqu'en 1996. Elle publie *Le sexe du savoir*<sup>24</sup> et devient directrice de recherche au CNRS en 1998.

Au cœur du travail de Michèle Le Doeuff, il y a la volonté d'explorer les liens qu'entretiennent les femmes avec la philosophie, comprise comme une discipline « machiste » où elles peinent à trouver leur place, et de questionner le devenir-philosophe des femmes. Le projet de Le Doeuff est radical puisqu'il part du principe, nouveau à l'époque, que la philosophie et le féminisme se rejoignent en un même projet, celui de « penser par soi-même et pour soi-même<sup>25</sup> ».

Simone de Beauvoir est au centre de la réflexion de Le Doeuff. En cela, la philosophe a été la première à faire un travail critique, philosophique et féministe autour du *Deuxième Sexe*, d'abord dans son célèbre article « Cheveux longs, idées courtes » (1977), et dans un article du *Magazine Littéraire*<sup>26</sup> traduit en anglais dans la foulée, puis de façon plus

<sup>20</sup> Michèle Le Doeuff, « Women and Philosophy », *Radical Philosophy*, n°17, summer 1977, p. 2-11.

<sup>21</sup> Michèle Le Doeuff, « Cheveux longs, idées courtes », *Le Doctrinal de Sapience*, n°1, été 1977.

<sup>22</sup> Michèle Le Doeuff, « Cheveux longs, idées courtes », dans *L'imaginaire philosophique*, Paris, Payot, 1980, p. 135-166.

<sup>23</sup> Michèle Le Doeuff, *L'Étude et le rouet*, Paris, Éditions du Seuil, 1989. Réed 2008.

<sup>24</sup> Michèle Le Doeuff, *Le Sexe du savoir*, Paris, Aubier, 1998 ; Flammarion, coll. Champs, 2000.

<sup>25</sup> Michèle Le Doeuff, *L'Étude et le rouet*, *Op. cit.*, p. 41.

<sup>26</sup> Michèle Le Doeuff, « De l'existentialisme au *Deuxième Sexe* », *Le Magazine Littéraire*, n°145, 1979.

approfondie dans *L'Étude et le rouet*. Les études beauvoiriennes ont sans doute encore beaucoup à puiser dans l'œuvre de Le Doeuff.